« Cendre » : un avant-texte lointain du *Jardin des Plantes*

Jean-Yves Laurichesse

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/509>
DOI : 10.4000/ccs.509
ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006
Pagination : 139-146
ISBN : 9782914518895
ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Jean-Yves Laurichesse, « « Cendre » : un avant-texte lointain du *Jardin des Plantes* », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 20 septembre 2017, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/509>

« Cendre » : un avant-texte lointain du *Jardin des Plantes*

« Est-ce vraiment la mort ? se dit le prince André en considérant d'un regard neuf, envieux, l'herbe, l'ar-moise et le filet de fumée qui s'élevait de la balle noire tourbillonnante. Je ne peux pas, je ne veux pas mourir, j'aime la vie, j'aime cette herbe, cette terre et l'air... »

Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*.

« Cendre » paraît en mars 1959 dans *La Revue de Paris*, dirigée par Marcel Thiébaud. Cette importante publication était l'héritière d'une histoire à la fois prestigieuse et compliquée¹. Une première *Revue de Paris* fut fondée en 1829 par Louis Désiré Veron pour concurrencer *La Revue des Deux Mondes*, avec pour collaborateurs Balzac, Dumas, Eugène Sue... Interrompue en 1845, elle reparait en 1851 et, dirigée par Maxime Du Camp, publiera notamment *Madame Bovary* en 1856, avec les conséquences judiciaires que l'on sait. Elle sera d'ailleurs supprimée par Napoléon III en 1858. Une dernière *Revue de Paris* est fondée en 1894 et paraîtra jusqu'en 1970, avec une suspension de 1940 à 1945. De nombreux écrivains

¹ Informations extraites de *Histoire générale de la presse française*, sous la direction de Claude Bellanger, Pierre Guiral [et al.], P.U.F., 1972.

importants y publieront : Anatole France, Romain Rolland, Colette, Giono... Dans le numéro de mars 1959 figurent des textes d'auteurs tels que André Billy, Armand Lanoux, Claude Roy, Alain Bosquet, Pierre de Boisdeffre, Thierry Maulnier. Lorsque Claude Simon lui donne « Cendre », *La Revue de Paris* est donc une publication plutôt « classique »², alors que la bataille du Nouveau Roman est déjà bien engagée (rappelons que *Le Vent* est sorti en 1957, *L'Herbe* en 1958, et que *La Route des Flandres* paraîtra en 1960). Ce lieu de publication contraste donc avec les revues plus « modernes » dans lesquelles Claude Simon publie dans cette période, qu'il s'agisse des *Lettres nouvelles*, des *Lettres françaises* ou, un peu plus tard, de *Tel quel*.

« Cendre » est, pour reprendre une expression tardive mais significative de Claude Simon, un texte « à base de vécu ». Entre *L'Herbe*, qui s'inspirait de l'agonie d'une vieille tante aimée, et *La Route des Flandres*, qui inaugure la « matière » de 1940, ces pages écrites à la première personne convoquent une mémoire proche et douloureuse, que la « Chronologie » de la Pléiade résume ainsi :

1951

Atteint de tuberculose, Simon est alité pendant cinq mois et restera deux ans physiquement diminué.

« J'ai vécu durant cinq mois allongé. Avec pour seul théâtre une fenêtre. Quoi ? Que faire ? Voir (expérience du voyeur), regarder avidement. La vue, la lenteur et la mémoire. »³

Tout est là, en effet : l'épreuve terrible d'une maladie qui fait frôler la mort, et le « bon usage de la maladie », non comme chez Pascal pour s'élever vers la transcendance, mais tout au contraire pour approfondir l'immanence, dans l'intensité pathétique d'un *regard avide* qui relie encore le malade au monde des vivants, et surtout à

² « Plus littéraire que la *Revue des Deux Mondes*, plus traditionnelle que la *Nouvelle Revue Française*, elle sut se renouveler au gré des nouveautés sans pour autant suivre la mode » (*ibid.*, tome III, p. 596).

³ Claude Simon, *Œuvres*, édition établie par Alastair B. Duncan avec la collaboration de Jean H. Duffy, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. LXII.

la matière du monde. Expérience aussi décisive pour l'écriture que celle vécue onze ans plus tôt sur la route des Flandres, expérience dont « Cendre » déploie tout à la fois la misère profonde et l'enchantement ténu, et sur laquelle Claude Simon ne reviendra que presque quarante ans plus tard, dans *Le Jardin des Plantes*⁴.

Car « Cendre » est un avant-texte lointain du grand roman de 1997⁵. Si aucune phrase n'y est reprise littéralement, ce qui n'étonne guère après tant d'années d'écriture (l'usage – ou le non usage – de la ponctuation distingue particulièrement les deux textes), la plupart des motifs réapparaissent dans six fragments des parties I et III⁶. Mais la composition fragmentaire induit à la fois un montage différent de ces motifs et une mise en relation signifiante avec d'autres.

Alors que « Cendre » enchâssait dans les souvenirs de la convalescence ceux de la clinique, par un procédé classique de retour en arrière, l'ordre est plus profondément bousculé dans *Le Jardin des Plantes* : les trois fragments de la partie I évoquent le séjour en clinique, tandis que les trois fragments de la partie III, très rapprochés, évoquent respectivement la découverte de la maladie, le séjour en clinique et, après une reprise presque littérale des premières lignes du fragment 3, la convalescence. Mais la matière est bien la même. On retrouve ainsi dans les fragments de la partie I le traumatisme de l'opération (« [...] la salle d'opération plongée dans l'obscurité mon bras ligoté à une sorte de potence Il regardait à l'intérieur de moi à l'aide d'une espèce de périscope [...] » [*JP*, 961-962]), la pensée terrifiante de ce que recèle le corps malade (« Étendu sur le lit, les yeux ouverts, exténué, je pensais à cette chose à l'intérieur de moi, rouge (ou comment était-ce ?). Caverne. » [993]), l'atmosphère mystérieuse de la clinique (« [...] les pas feutrés des religieuses sur le

⁴ Éditions de Minuit, 1999. Les références à ce roman renverront à l'édition dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (*op. cit.*).

⁵ D'autres avant-textes du *Jardin des Plantes* sont également très anciens : l'évocation de Gastone Novelli reprend des éléments d'une préface de 1962 à un catalogue d'exposition, récemment rééditée par Brigitte Ferrato-Combe (cf. la rubrique « Actualité de l'œuvre »), et celle du mercenaire de la guerre d'Espagne surnommé « le Comandante » reprend des passages du *Sacre du printemps*, publié en 1954. Ce qui confirme son statut de livre-somme.

⁶ *JP*, 961-962, 980, 993-994, 1127-1128, 1129-1130 et 1130-1132.

linoléum brun rouge des couloirs, le froissement de leurs lourdes jupes [...] »), le sentiment de n'être pour le corps médical qu'un objet (« [...] me regardant de leurs yeux curieux, compatissants, mais surtout curieux [...] » [994]) que l'on observe à travers « les mêmes lunettes cerclées de métal »⁷. Mais aussi les bouffées de vie extérieure qui semblent venir « d'un autre monde, irréel », dont elles réveillent la poignante nostalgie, mais qui entretiennent aussi le désir de vivre : « Parfums odeurs d'été l'air qui entraînait dans la chambre de la clinique avec les visiteurs Elles à la peau dorée vivantes se tenant gênées au pied du lit hâte sans doute de repartir Un moment l'odeur d'éther de formol chassée [...] » (980) ; « Par la fenêtre je pouvais voir les feuilles des arbres de la promenade que le soleil déclinant commençait à dorer les murs de briques roses entendre les gamins qui jouaient se poursuivaient avec des cris sauvages sur les berges herbues du fleuve leurs cris me parvenant comme de très loin » (962) ; « Un peu plus tard les voix éraillées et fraîches des marchandes de poissons, chantantes, criant La belle sardineueu Qui veut de la belle sardineueu [...] » (993-994)⁸. Le dernier fragment de la partie III, et qui d'ailleurs la clôt, est quant à lui une assez longue remémoration des impressions du convalescent immobilisé (« Pendant quatre mois il restera allongé dans un lit d'où il lui sera interdit de se lever. » [1130]), d'abord sans doute dans la maison de Perpignan, puis « à la campagne »⁹ (1131). Ce fragment est le plus riche en observations faites par « l'encadrement de la fenêtre » (1130), dont plusieurs reprennent celles de « Cendre ». Il s'agit de variations météorologiques (« Au-dessus du toit il regarde monter et s'amasser les nuages, le ciel devenir noir, la lumière changer. La pluie rebondissait sur les tuiles en aigrettes multiples, les toits changeaient de couleur, devenaient luisants, comme vernis, reflétaient le bleu du ciel revenu, séchaient, ocre rose alors taché par endroits de jaune par les lichens. »), ou encore de scènes de la vie quotidienne aperçues par la fenêtre d'une maison voisine :

⁷ Le monde étrange de l'hôpital sera bien entendu longuement décrit, et de manière particulièrement saisissante, dans *Le Tramway*.

⁸ Claude Simon avait été opéré dans une clinique de Toulouse.

⁹ Il s'agit probablement du sud-ouest, du Gers plus précisément, où l'on peut situer aussi l'action de *L'Herbe* (on retrouve d'ailleurs le grondement du train sur le pont de fer : *JP*, 1131, *Herbe*, 20). Cette partie de la convalescence n'était pas évoquée dans « Cendre ».

Certains soirs, une fois par semaine, il pouvait voir les jeunes voisines qui se préparaient pour sortir. Dans la journée, elles posaient sur l'appui de la fenêtre pour les faire sécher leurs chaussures passées au blanc d'Espagne qu'elles étalaient avec une brosse à dents. Puis elles éteignaient, sortaient, et tout était noir, fenêtre et façade. Tard dans la nuit le rectangle de la fenêtre s'allumait, jaune, comme suspendu dans les ténèbres, et il pouvait suivre leurs allées et venues tandis qu'elles se préparaient à se coucher, ou plutôt (la fenêtre était située plus haut que la sienne) les brefs passages de leurs bustes que séparaient des moments plus ou moins longs pendant lesquels il pouvait seulement voir le dièdre formé par le plafond et le mur du fond où les ombres mouvantes de leurs corps invisibles se profilaient, montaient parfois jusqu'au plafond, débordant sur celui-ci, s'étirant, cassées en deux. (*JP*, 1130-1131)

Ainsi le convalescent, convertissant sa faiblesse physique en force de préhension du réel par la vision, est le spectateur privilégié de ce que d'habitude nous enregistrons sans y prêter attention, la vie élémentaire des choses et des êtres mêlés, matière précieuse de l'écriture à venir.

Mais la reprise de ces souvenirs dans *Le Jardin des Plantes* permet de les introduire dans le vaste réseau de ce roman¹⁰, et par là de leur donner de nouvelles résonances. Alors que la maladie et la convalescence étaient traitées en 1959 dans un texte présentant une unité et une autonomie thématiques, les fragments de 1997 reçoivent un surcroît de sens des connexions multiples qui s'établissent avec des fragments hétérogènes. Je n'en prendrai que deux exemples particulièrement frappants : la relation avec le personnage et la peinture de Gastone Novelli et la relation avec l'attaque allemande de 1940.

Dans la partie I, les cris de douleur de l'opéré, transcrits par quatre lignes de A (*JP*, 962), reprennent les lignes analogues dont est couverte une toile de Novelli, reproduites dans un fragment antérieur (919). Or, ces lettres étaient alors interprétées comme « [faisant] songer à ces mots entrecoupés qu'échangent dans l'étreinte des

¹⁰ Cf. la notice de Jean H. Duffy sur *Le Jardin des Plantes* (*JP*, 1466-1489).

amants aux souffles hachés », dans une confusion entre souffrance et jouissance qui n'est pas sans évoquer l'univers d'un Georges Bataille. Mais ces lignes de A seront aussi référées plus tard à l'étude par Novelli de la langue des indiens guarani, dans laquelle le son A, « modulé et accentué d'une infinité de façons [...] signifiait une incalculable quantité de choses » (1079), comme une sorte de langage originel¹¹. Enfin, ces A qui sont « comme un cri » (1080) renvoient aussi, implicitement, à la torture infligée à Novelli par les nazis, et l'on revient donc à la thématique initiale de la douleur, l'opération étant nettement décrite, dans « Cendre » et dans *Le Jardin des Plantes*, comme une torture¹². L'expérience partagée de la souffrance physique, si différentes qu'en soient par ailleurs les conditions, contribue donc à rapprocher Simon et Novelli¹³.

Mais les fragments évoquant la maladie entrent aussi en consonance, dans la partie III, avec la thématique centrale de la guerre, par le sentiment poignant de la proximité de la mort et, simultanément, de la beauté de la vie et du monde. Le premier d'entre eux, en particulier, rapproche trois expériences : l'alerte au moment de l'attaque allemande de mai 1940, la découverte, « onze ans plus tard » (*JP*, 1127), des premiers signes de la tuberculose, et enfin, « quarante ans plus tard » (1128), une crise d'hématurie dans un hôtel étranger. Si les circonstances varient légèrement, en ce qui concerne la deuxième expérience, entre le récit de « Cendre » et celui du *Jardin des Plantes*, l'essentiel demeure : la vision stupéfiante du sang craché (« Il regarde glisser lentement sur la paroi émaillée et concave un caillot rouge foncé, comme un petit morceau de foie de

¹¹ Cf. Brigitte Ferrato-Combe, « Simon et Novelli : l'image de la lettre », in « *Le Jardin des Plantes* » de Claude Simon, études réunies par Jean-Yves Laurichesse, *Cahiers de l'Université de Perpignan*, n° 30, 2000, p. 106-111.

¹² « [...] mon bras ligoté à une sorte de potence [...] sentant que j'allais m'évanouir [...] » (*JP*, 961-962) ; « [...] il m'a dit qu'à Dachau on l'avait pendu attaché par les poignets jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. » (987).

¹³ Une autre expérience de la maladie, plus bénigne mais amplifiée par le jeune âge, entre aussi en consonance avec celle de 1951 dans *Le Jardin des Plantes* : une otite contractée au collège, où l'on retrouve à la fois la douleur insoutenable (« Avec un mugissement de vagues la douleur venait battre contre mon tympan c'était quelque chose de furieux acharné impitoyable méchant [...] » [*JP*, 926]) et la figure du médecin *tortionnaire* (« [...] je savais qu'il introduirait dans mon oreille ce petit cornet de métal et que quand il commencerait à fouiller avec ses longues aiguilles je ne pourrais pas m'empêcher de crier [...] » [927]).

veau, et qui laisse derrière lui un sillage rose » [1127]) et le contraste violent avec la paix de la nature : « Au-dehors, il fait beau et il peut entendre les voix des enfants qui jouent dans le parc. ». Mais surtout, *Le Jardin des Plantes* reprend, pour associer à la fin du fragment les expériences de la guerre et de la maladie, cette expression à la fois si simple et si poignante qui, dans « Cendre », disait déjà l'angoisse de l'imminence et le fatalisme du désespoir : « Chacune des trois fois il pense : Maintenant. Maintenant. Maintenant » (1128)¹⁴.

Si Claude Simon reprend à « Cendre » cette expression frappante¹⁵, en revanche, il en invente une autre qui, rétroactivement, projette sur le texte de 1959 son clair-obscur : « mélancolie ». On se souvient que le mot est proposé par S., presque en désespoir de cause, pour tenter de faire comprendre au journaliste rétif son état d'esprit sur la route des Flandres : « [...] et à la fin il dit Mélancolie [...] » [*JP*, 1120)]¹⁶. Et quelques pages plus loin, il précise sa pensée : « Jamais je n'avais tant désiré vivre, jamais je n'avais regardé avec autant d'avidité, d'émerveillement, le ciel, les nuages, les prés, les haies... » (1122), avant de rapprocher son expérience de celle vécue par Dostoïevski lors d'un « simulacre d'exécution » (1124) : « Il décrit cette déchirante et mélancolique avidité avec laquelle le condamné regarde autour de lui le monde (le reflet du soleil sur le bulbe doré d'une église, les maisons, les gens) qui va continuer d'exister alors que dans quelques instants lui-même ne sera plus rien. ». Le sentiment est bien le même que celui qu'éprouvait le malade dans « Cendre » : cette « avidité goulue », cette « navrante acuité » avec lesquelles il percevait « l'amère saveur d'un monde interdit », et la certitude douloureuse, face aux toits qu'il voyait par la fenêtre, que « si par hasard il était mort, ils seraient là encore ». Or, dans *Le Jardin des Plantes*, S. regrette de ne pas avoir su éclairer le journaliste sur son emploi si personnel du mot « mélancolie » en prenant un exemple différent, et cet exemple est précisément celui

¹⁴ L'expression se trouvait déjà dans *L'Acacia* au moment de l'alerte : « Il pense Maintenant, maintenant... » (A, 260).

¹⁵ Cf. *supra* le texte de Dominique Viart, « *Maintenant* : Claude Simon ».

¹⁶ Le mot apparaissait déjà dans *Album d'un amateur*, publié en 1988, et il était également adressé à un journaliste (*Alb.*, 27). Cf. *supra* le texte de Jean-Marie Barnaud : « L'écriture et la survie : sur une mélancolie ».

de la clinique, avec cette visite tardive et inquiétante du chirurgien, qui signifie que « le cher malade ne va pas bien du tout » (1129)¹⁷. Les deux expériences sont à nouveau étroitement associées, et il ne reste plus qu'à clore la série avec le dernier fragment évoquant le malade, puis le convalescent allongés.

Claude Simon avait composé avec « Cendre » une sorte d'*adagio* mélancolique, réveillant les souvenirs comme on suivrait du doigt de « blêmes cicatrices sur le fond décoloré du temps ». En faisant éclater la matière de ce texte initial pour la mêler à d'autres « fragments épars d'une vie d'homme¹⁸ », il en a multiplié les résonances et les échos, révélant le sens profond d'une expérience douloureuse mais fondatrice. Ainsi, au moment de lui rendre hommage, c'est à une grande leçon d'écriture que nous sommes conviés, mais aussi à une *leçon de choses* et, finalement, à une leçon de vie, cette vie obstinée qui ne veut pas se déprendre des choses. Et si le titre de « Cendre » évoque la *vanité* de l'existence humaine, il dit aussi le pouvoir qu'a la littérature de recréer ces choses que le temps avait ensevelies « sous une impalpable couche de *cendres*, l'impalpable et protecteur brouillard de la mémoire » (*Tram.*, 141)¹⁹.

Jean-Yves LAURICHESSE

¹⁷ La figure du journaliste est d'ailleurs explicitement rapprochée de celle du médecin, par l'attribut commun des « lunettes » : « Derrière les verres rectangulaires de ses lunettes à monture dorée [...] il me regardait d'un œil attentif, professionnel, neutre, comme un médecin. » (*JP*, 955).

¹⁸ Prière d'insérer du *Jardin des Plantes*.

¹⁹ C'est moi qui souligne.